

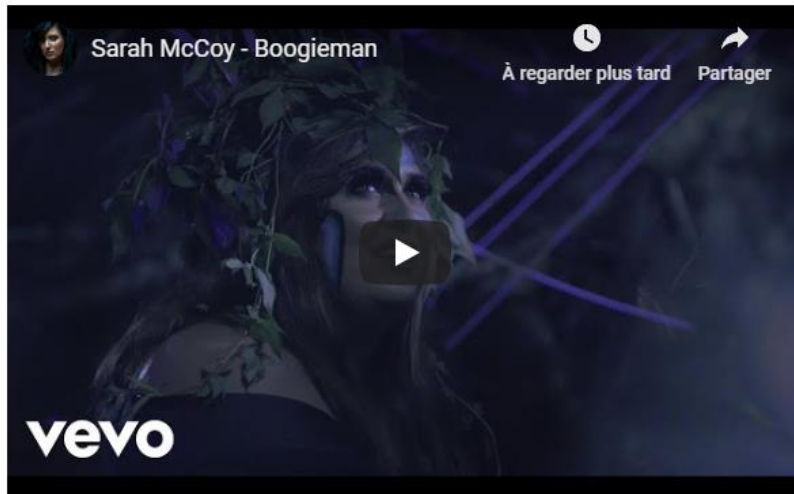
"Boogieman", clip ensorcelant de Sarah McCoy

Le 14 décembre 2018 par Guillaume Schnee

J'aime 502

Partager

Tweeter



La phénoménale chanteuse américaine sort son premier album "Blood Siren" en janvier sur Blue Note.

Sosh
par Orange

Vraiment trop frais!
Le Paiement en 4 fois sans frais

J'en profite !

Tweets de @fipradio



Une tempête blues-punk moite de La Nouvelle-Orléans, voilà le programme annoncé d'un concert de la chanteuse **Sarah McCoy**. Pourtant, rien ne vous prépare à l'intensité et à la beauté de ce que vous allez voir et écouter. Seule au piano, l'artiste au look gothique, un alligator tatoué sur le bras, ponctue son show d'explosions de rires gouailleurs, boit un verre de vin et distille son humour désespéré en français. Mais dès les premières notes, elle vous transperce, avec cette voix incroyable, cachant à peine une sensibilité à fleur de peau. En fermant les yeux on pourrait entendre Nina Simone, Janis Joplin, Billie Holiday, Big Mama Thornton et Amy Winehouse chantant dans une production sudiste de Tom Waits.

Sarah McCoy vous capture dans son univers noir et poétique, illuminé par des mélodies sublimes, un gospel trash, des spirituals poignants, un ragtime burlesque, une valse enjouée, du blues rugueux de hobo ou d'un early jazz sauvage tout droit sorti d'une cave enfumée de NOLA ou d'un club des bas fond de Kansas City. Un instinct inouï qui a captivé le génial Chilly Gonzales de passage à Paris pour son album **Room 29** en duo avec Jarvis Cocker. Une rencontre qui va aboutir au premier album de la diva, **Blood Siren**, attendu le 25 janvier sur le label Blue Note.



Sarah McCoy © God Save The Screen

Avant de se produire à Paris, l'artiste a vécu plusieurs vies, de sa New York natale à Charleston, sa ville d'adoption avant de connaître la vie de hobo avec son chien dans un périple de plus de deux ans à travers quarante-quatre des cinquante états américains. une période de sa vie qu'elle décrit désormais comme celle de ses "*mésaventures psychédéliques*". Musicienne de rue, elle enchaîna les petits boulots avant d'arriver à la Nouvelle-Orléans où elle fonda le groupe Sarah McCoy and The Oopsies Daisies. « *Je suis le monstre, je suis la bête, priez pour moi...* », chante-t-elle avant de se présenter comme « *le croque-mitaine, caché sous (n)otre lit* ».

Si elle n'a rien perdu de son intensité, la rage de ses débuts semble être canalisée sur les treize titres de ce futur *Blood Siren*. Des arrangements intimistes et classiques, un univers baroque et cette voix qui vous prend aux tripes, comme sur ce premier titre magnifique **Boogieman** dévoilé avec le clip féérique de Marc Helfers.

Il y a des jours où une voix peut vous donner le sentiment qu'elle vous accompagnera longtemps comme une amie sûre, que vous la trimbalerez au fond de votre tête comme un trésor caché. La voix de Sarah McCoy a cette sorte de pouvoir.

J'ai découvert Sarah McCoy il y a une paire d'années, plus peut-être, lors d'un concert à Paris. J'étais arrivé à la bourre. Je ne suis pas resté au fond de la salle bien longtemps, à la fin de la première chanson, je me suis collé au premier rang pour ne pas perdre une miette de ce qui se passait à ce moment-là. Pendant qu'elle chantait je pensais à Janis Joplin, à des chanteuses de blues des années 1920. Elle interprétait ses chansons avec une telle conviction, ça sentait le vrai, pas de fioriture, pas d'emballage cadeaux, elle déversait une mélancolie tapageuse. Susurre, rugit... on ne savait pas, dans la seconde d'après, quel chemin elle allait prendre.



Après ce concert je l'ai croisée, elle était pied nus, du whisky pas loin. Et depuis j'attendais.

Sarah McCoy, vient d'une famille de six gamins, un père ancien flic de Brooklyn, elle grandit avec sa belle-mère une ancienne nonne reconvertie en institutrice. Enfant, un ami de la famille, un forain, lui offre un piano. Elle commence à jouer et intègre vite une école.

Elle raconte que ses vieux n'étaient pas du genre mélomanes et que si elle voulait chanter, elle devait pousser de la voix en faisant le tour de sa baraque, histoire de ne pas avoir d'histoire. A 20 ans son père meure, elle prend la route, traverse 44 des 50 états américains, souvent en stop. Elle apprend la guitare avec un clochard du côté de San Diego et chante dans la rue, bosse dans des bars, s'installe au piano des bars quand elle le peut et puis un jour, elle débarque à la Nouvelle Orléans, et pose ses sacs.

Cette ville entretient avec les musiciens une relation incroyable, elle semble les nourrir, les protège et leur permet d'être meilleur. Elle dit que :



**A la Nouvelle-Orléans, la musique est partout, elle coule
comme du beurre chaud sur les trottoirs.**

Et moi je la crois.

Elle finit par atterrir au « Spotted Cat » un des clubs du quartier français. Et bien sûr on la remarque, elle n'a pas encore 25 ans et ne ressemble à personne. Elle commence à tourner, le bouche-à-oreille commence... C'est ainsi que **Chilly Gonzales**, notre pianiste préféré, fait sa connaissance et décide de produire son album *Blood Syren*, il y a presque un an. Elle rentre donc en bonne compagnie aux studios Ferber à Paris.

Les 13 titres de ce disque, qui sera disponible la semaine prochaine, parlent d'elle de ses dérives, de la Nouvelle Orléans, des petits monstres que l'on garde cachés au fond de nous. Aussi mystérieux ce sang des sirènes qui donne son titre à ce disque, à paraître sur le label Blue Note. Et elle actuellement en tournée un peu partout en France.



Mon compte



MUSIQUES

Sarah McCoy, portrait d'une magnifique ogresse

16/02/15 10h30

Avant sa nouvelle tournée française, portrait de la phénoménale pianiste-chanteuse américaine Sarah McCoy, ou Nina Simone réincarnée en punk à chien.

"Des chansons venues de sous les ponts, des fourrés et des fossés", chante Sarah McCoy sur Merry Go Round. Les chansons de sa vie. Pendant deux ans et quelques, Sarah McCoy a vécu sur la route. A 20 ans, jamais remise de la mort de son père cinq ans plus tôt, elle lâche tout. "Je me foutais d'être là ou ailleurs." De la Caroline du Sud vers la Californie (Monterey, où elle vit dans son camion), puis La Nouvelle-Orléans, music-city tragique et folle où elle débarque il y a quatre ans en plein mardi gras, avec ses chiens et sa meilleure amie (Alyssa Potter, qui l'accompagne sur scène).

En France, on a découvert Sarah McCoy il y a pile un an sur scène, au festival Les Nuits de l'alligator : énorme coup de coeur pour cette pianiste-chanteuse exubérante et fulminante, tempête vocale accrochée à son piano comme à une planche de salut, avec de la rage dans les yeux. Après le concert, elle déambulait dans la salle, pieds nus, une bouteille de whisky à la main, un grand sourire aux lèvres.

Broussailles de dreadlocks décolorées, piercings, tatouages, physique forain et visage comme un masque de tragédie grecque, Sarah McCoy ressemble finalement à sa musique : du blues de bordel, du ragtime des bas-fonds, du jazz sauvage et des valse étourdies. Rien de nouveau sur le fond – cette musique pourrait avoir un siècle, cri primal d'un jazz pas encore bien élevé – mais une débauche d'énergie, de sensations fortes et d'émotions totalement hors normes.

Sa voix, toujours dans le rouge, évoque Janis Joplin, Aretha Franklin, Nina Simone, Tom Waits, ce genre d'ogre paroxystique. Son premier vrai album est en cours d'enregistrement, avec son groupe de La Nouvelle-Orléans et les Limiñanas de Perpignan. Un morceau est déjà sur internet, *Beautiful Stranger*, et c'est une tuerie, un tapis rouge déroulé sous les semelles de la reconnaissance.

“Depuis des années, un truc me suit : je regarde ce qu'il y a au-dessus de moi quand je m'endors. D'abord, les étoiles quand je dormais dehors dans un sac de couchage. Puis un pont. Puis un immeuble abandonné. Puis un camion. Puis une maison, puis une autre plus grande. Puis le plafond d'une chambre d'hôtel en France. Holy fuck... Ça a marché, encore mieux que ce que j'espérais !”



Monde

Blood Siren

Sarah McCoy

fff On aime passionnément | ★★★★★ (aucune note)

Acheter sur fnac.com



0



68



3



Lionne gothique, l'Américaine à la voix déchirante et à la douleur chevillée au corps teinte son blues de pop et de jazz.



NOTRE
GAMME CITROËN AU
MEILLEUR PRIX SUR

collcit.com

Elle est longtemps restée un secret bien gardé : l'un de ces talents roots qui pullulent dans le grand sud marécageux des Etats-Unis, condamnés à jouer dans l'entrechoc des pintes et le brouhaha des cabarets de La Nouvelle-Orléans, faute de pouvoir émerger sur une scène live surchargée. Si le documentariste canadien Bruno Moynié ne l'avait pas repérée, c'est là que Sarah McCoy serait sans doute encore aujourd'hui, à user ses cordes vocales pour le public braillard du mythique Spotted Cat, en le menant jusqu'au bout de la nuit sur le fil d'une soul tonitruante et fracassée. Invitée en 2014 par le festival de blues Les Nuits de l'alligator, cette pianiste au swing trash et à la voix de stentor a ainsi défloré le public français à coups de rugissements déments et de cabotinages burlesques : un mélange phénoménal de Janis Joplin, d'Amy Winehouse et de Big Mama Thornton auquel personne n'a résisté. Lentement, le bouche-à-oreille a fait son effet, d'autres dates sont tombées. Revenue plusieurs fois pour de petites tournées hexagonales, Sarah McCoy a fini par s'installer en région parisienne il y a deux ans. Elle a même enregistré un disque avec le groupe de rock pyrénéen Les Limiñanas, mais il n'a pas convaincu les labels et n'est jamais sorti. Sans suivi, sans véritable promotion, la déferlante que beaucoup prédisaient à Sarah McCoy n'a pas eu lieu...

Et le voilà enfin, ce disque tant attendu : le miraculeux Blood Siren, album de la résurrection pour une chanteuse de 33 ans métamorphosée, plus sobre, plus calme, plus jazz-pop que blues-punk, ne déparant pas dans la ligne classieuse du label Blue Note. Dès les premières notes de New Orleans, plainte brumeuse et cafardeuse, on s'interroge, sidéré : mais où est passée l'exubérance punk de la diva-lionne ? Qui est cette compositrice crépusculaire, dont la mélancolie sorcière se distille au fil de titres plus poignants les uns que les autres ? Pas de doute, pourtant : c'est bien elle, éternelle écorchée, tendre sous la cuirasse, bouleversante comme jamais elle ne l'avait été. Car Sarah McCoy, qui a renoncé au passage à ses dreadlocks, ose la douceur. Ne se cache plus, surtout, derrière ses vieux gospels et autres reprises trash. Au contraire, elle se met à nu, dans des chansons qu'elle a écrites depuis son adolescence à Charleston, nous invitant dans l'intimité douloureuse d'une vie de galères et de coups durs, passée de squats en caravanes.

On y entend le mal-être de l'adolescence, le vague à l'âme du hobo jeté sur les routes (elle a traversé les Etats-Unis jusqu'en Californie au volant de sa camionnette), les blessures du cœur, qui sont comme des petites morts, le désespoir et la rage de combattre, pour s'aimer enfin. Sirène pleurant des larmes de sang sur la photo du livret, Sarah la terrible, Sarah la gothique a la plume à fleur de peau : elle est tour à tour le croque-mitaine de ses cauchemars (Boogieman), le « chien laid » que l'on moquait à l'école pour sa corpulence (*Ugly Dog*), et même « le monstre », « la bête », qui, sur Mamma's Song, demande pardon à sa mère (une nonne défroquée dont elle critiquait la bigoterie) pour ses frasques d'antan (alcool, drogues...) et la supplie aujourd'hui de prier pour elle. Elle est, enfin, le merle agonisant sur The Death of a blackbird, dont le chant, nous a-t-elle dit, lui a brisé le cœur, un jour d'hiver, par la fenêtre de son appartement de Vanves : une chanson commencée à 15 ans dans la douleur et la colère, quand son père était mourant, mille fois réécrite jusque dans le difficile exil parisien, pour être finalement réduite sur le disque à un déchirant solo de piano, symbole de tous les combats qu'elle a dû mener.

Ces morceaux qu'elle avait toujours interprétés avec fureur, taillés à l'origine pour des shows de trois ou quatre heures, elle les a réduits, épurés sur les conseils de ses producteurs. Le premier, le musicien Chilly Gonzales, a remarqué Sarah McCoy à la Gaité lyrique en avril 2017. Fasciné, il lui a aussitôt proposé de travailler avec lui. C'est lui qui l'a introduite auprès de Deutsche Grammophon (label partenaire de Blue Note au sein du groupe Decca). Lui encore qui lui a suggéré d'essayer autre chose, de moins sauvage, de plus nuancé. Sur le disque, lui-même a très subtilement posé ses synthés. Son ami le producteur Renaud Letang (Feist, Charlotte Gainsbourg, Jane Birkin...), a figolé le reste, ajoutant, par touches discrètes, des bruits de papier froissé, une guitare à l'effet folk (*Fearless*), de l'orgue Hammond, des chœurs soul (le conquérant Devil's Prospects)... Pas un effet, pas une note de trop dans ces chansons murmurantes, dont le feeling en clair-obscur touche au plexus dans chaque parole, dans chaque inflexion de la mélodie. « *It ain't easy to say goodbye* », chante-t-elle, brave et pleine d'espoir, sur Show's over : un titre final esquissé dans le noir, un jour de blues abyssal, soudain illuminé par trois notes trouvées sur son piano, devenu « *comme ma maison* », jusque dans son nouvel appartement, à Montreuil. Une pirouette qui swingue comme une revanche, une porte ouverte sur la gaieté retrouvée.

| Blue Note/Universal.

Anne Berthod

Mis à jour le 29/01/2019. Créé le 29/01/2019.